

Christian Förstel

Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale entre la France et la Grèce au XIX<sup>e</sup> siècle\*

à la mémoire de Charles Astruc (1916-2011)

in: E. Chrysos, C. Farnaud, éd., *Ελλάδα και Γαλλία τον 19ο αιώνα, La France et la Grèce au XIXe siècle*, Athènes 2013, pp. 95-106

**Résumé:** L'une des plus grandes collections de manuscrits grecs au monde, celle de la Bibliothèque nationale, impériale ou royale de Paris (la dénomination change au gré des changements de régime) compte au début du XIX<sup>e</sup> siècle déjà près de 4.000 manuscrits. Par son importance, cette collection joue un rôle central dans le développement des études grecques et plus précisément dans l'essor d'une philologie qui n'a plus pour objet exclusif les auteurs antiques classiques, mais qui se consacre de plus en plus aux auteurs grecs médiévaux et modernes. Dépositaire d'une part importante du patrimoine littéraire et culturel de la Grèce médiévale et moderne, le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale est ainsi un des hauts lieux de la culture grecque dans un siècle qui conduit de l'essor du mouvement philhellène européen à la naissance de l'Etat grec moderne. L'évocation de quelques figures ayant gravité autour de cette collection comme celle de Karl Benedikt Hase ou de Minoïde Mynas permettra de mieux cerner la place de la collection de manuscrits dans un monde grec en pleine mutation.

A la veille de la Révolution française, la Bibliothèque royale de Paris possède l'une des plus riches collections, sinon la plus riche collection de manuscrits grecs au monde, fruit d'une politique d'acquisition ambitieuse et très centralisée inaugurée sous le règne de François I<sup>er</sup> : le catalogue de la Bibliothèque du roi de 1740<sup>2</sup> recense en effet plus de 3100 manuscrits, parmi lesquels des trésors absolus comme le *codex Claromontanus*, manuscrit tardo-antique et bilingue des épîtres de Saint-Paul, le somptueux manuscrit de Grégoire de Nazianze exécuté pour l'empereur Basile I<sup>er</sup> dans les années 880<sup>3</sup>, le « Psautier de Paris » du milieu du X<sup>e</sup> siècle qui est lui aussi très certainement dû à une commande impériale<sup>4</sup>, ou encore les grands manuscrits littéraires exécutés à la même époque de Platon<sup>5</sup>, Démosthène<sup>6</sup> et Aristote<sup>7</sup>. Avec la

---

\* Je remercie Vivi Perraky pour son aide dans la préparation de cet article.

<sup>1</sup> Pour une présentation d'ensemble de l'histoire de cette collection, v. C. Astruc, « Les fonds grecs du Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale », dans : *Byzance et la France médiévale. Manuscrits à peinture du II<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris 1958, pp. XXV-XXXII.

<sup>2</sup> *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Regiae*, II, Paris 1740.

<sup>3</sup> Voir L. Brubaker, *Vision and Meaning in Ninth-Century Byzantium. Image as Exegesis in the Homilies of Gregory of Nazianzus* (Cambridge Studies in Palaeography and Codicology, 6), Cambridge 1999.

<sup>4</sup> H. Buchthal, *The Miniatures of the Paris Psalter. A Study in Middle Byzantine Painting*, Londres 1938 et J. Lowden, « Observations on Illustrated Byzantine Psalters », *The Art Bulletin*, 70, 1988, pp. 242-260 : 250-259.

<sup>5</sup> Voir les articles de H. D. Saffrey, « Nouvelles observations sur le manuscrit Parisinus graecus 1807 », dans M. Joyal, éd., *Studies in Plato and the Platonic Tradition*, Aldershot, 1997, pp. 293-306, et « Retour sur le Parisinus graecus 1807. Le manuscrit A de Platon », dans C. D'Ancona, éd., *The Libraries of the Neoplatonists*, Leyde-Boston, 2007, pp. 4-28. Manuscrit intégralement reproduit sur la bibliothèque numérique Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8419248n>.

Révolution française ce fonds déjà exceptionnel s'accroît considérablement grâce surtout à l'apport des saisies révolutionnaires : il faut ici citer avant tout les manuscrits provenant de l'abbaye de Saint-Germain des Prés qui renferment notamment l'intégralité de l'ancienne collection du chancelier Séguier, le fonds Coislin qui compte 400 manuscrits dont des manuscrits très importants dans le domaine biblique et patristique<sup>8</sup>. A ces enrichissements s'ajoute l'apport des manuscrits saisis – plus d'une centaine au total – lors des campagnes napoléoniennes en Italie, aux Pays-Bas et en Allemagne essentiellement. La plupart de ces manuscrits furent restitués après l'effondrement du premier Empire, mais le séjour de ces manuscrits à Paris pendant presque une décennie n'est pas resté sans conséquence et les tractations entourant la restitution des manuscrits ont permis l'établissement de relations entre les différents spécialistes d'un côté comme de l'autre<sup>9</sup>.

La présence d'une collection de manuscrits de cette importance qui couvre de fait pratiquement toutes les époques de la culture grecque depuis l'antiquité tardive jusqu'à l'époque moderne, ne pouvait qu'attirer les nombreuses personnalités grecques présentes à Paris. L'attrait des intellectuels grecs présents à Paris à la fin du XVIII<sup>e</sup> et dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle pour les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale est documenté dans les archives de la Bibliothèque. Le registre de prêts de manuscrits à l'extérieur de la Bibliothèque, ou plutôt les bribes qui en subsistent, c'est-à-dire des feuilles éparses sur lesquelles ont été reportés ces prêts accordés seulement à un nombre réduit de personnalités, agréées par les conservateurs de la Bibliothèque<sup>10</sup>, mentionnent pas moins de cinq Grecs dont au moins quatre sont connus pour leur engagement dans le mouvement de libération qui précède et accompagne la Révolution grecque. Ce sont Théodore Sypsomos, un Grec protégé par Karl Benedikt Hase, le conservateur des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale sur lequel nous allons revenir plus longuement tout à l'heure<sup>11</sup> ; Constantin Nicolopoulos, musicien et philologue né à Smyrne, très actif dans les comités philhellènes de Paris et sous-bibliothécaire à la Bibliothèque de

---

<sup>6</sup> Voir L. Perria, « A proposito del codice S di Demostene », *Rivista di cultura classica e medioevale*, 36, 1994, pp. 235-256.

<sup>7</sup> Voir P. Moraux, « Le Parisinus graecus 1853 (Ms. E) d'Aristote », *Scriptorium*, 21, 1967, pp. 17-41 et M. Rashed, *Die Überlieferungsgeschichte der aristotelischen Schrift 'De generatione et corruptione' (Serta Graeca, 12)*, Wiesbaden 2001, pp. 43-53. Manuscrit intégralement reproduit sur la bibliothèque numérique Gallica : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b84192492>.

<sup>8</sup> Voir R. Devreese, *Le fonds Coislin*, Paris 1945.

<sup>9</sup> M.-P. Laffitte, « La Bibliothèque nationale et les 'conquêtes artistiques' de la Révolution et de l'Empire : les manuscrits d'Italie (1796-1815) », *Bulletin du Bibliophile*, 1989, 2, pp. 273-323, ainsi que, pour l'Allemagne, B. Savoy, *Patrimoine annexé. Les biens culturels saisis par la France en Allemagne autour de 1800*, Paris, 2003, t. I.

<sup>10</sup> Ces documents sont conservés au département des Manuscrits sous la cote *Archives modernes* 551.

<sup>11</sup> Voir S. Maufroy, « Hellénisme, philhellénisme et transferts culturels triangulaires : le cas de Charles Benoît Hase », *Revue germanique internationale*, 1-2, 2005, pp. 109-123 : 120.

l'Institut de France<sup>12</sup> ; Grégoire Georgiadis Zalykis (ou Zalikoglou) de Thessalonique, secrétaire du comte de Choiseul-Gouffier et auteur notamment du dictionnaire français-grec publié à Paris en 1809<sup>13</sup> ; Panagiotis Kodrikas, secrétaire à l'ambassade du Sultan à Paris et adversaire célèbre d'Adamantios Korais dans le débat linguistique qui agite les intellectuels grecs au début du XIX<sup>e</sup> siècle comme il agitera leurs successeurs jusque dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle ; c'est enfin Adamantios Korais lui-même qui s'installe définitivement à Paris en 1788 et a sans doute commencé très rapidement à fréquenter le cabinet des manuscrits.

En confrontant les données très partielles et lacunaires que nous fournit le registre de prêts ou ce qui en tient lieu, avec les renseignements que nous apportent d'autres sources et notamment les correspondances, l'on peut cerner avec une certaine précision la relation qu'entretiennent les intellectuels grecs présents à Paris avec la collection des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale.

Cette relation est double : elle est tout d'abord de nature « alimentaire ». Les manuscrits grecs sont en effet au coeur de ce que Vivi Perraky a appelé fort justement le « marché des collations »<sup>14</sup> : au XIX<sup>e</sup> comme d'ailleurs au XVIII<sup>e</sup> siècle les philologues et éditeurs de texte ont rarement la possibilité de voyager pour étudier extensivement les manuscrits dont ils ont besoin pour leurs éditions et ils disposent encore moins de reproductions. La seule possibilité qui s'offre à eux est donc de confier à des chercheurs présents là où sont conservés les manuscrits le travail de collation du texte ou, si vous préférez, le relevé systématique des variantes d'un manuscrit par rapport à un texte de base. Ce long travail est évidemment rémunéré.

La plupart des intellectuels grecs présents à Paris au début du XIX<sup>e</sup> siècle ont eu recours à cette source de revenus à laquelle ils ont eu accès soit par l'intermédiaire d'un universitaire parisien, soit en passant directement par l'un ou l'autre des conservateurs de la Bibliothèque.

L'un des Grecs mentionné dans le registre de prêt, Théodore Sypsomos a ainsi vécu ou plutôt survécu à Paris grâce aux collations dont le chargeait le conservateur des manuscrits grecs et latins Karl-Benedikt Hase, pour différents philologues allemands.

D'après cette même liste de prêts c'est Grégoire Zalykis qui emprunte le plus grand nombre de manuscrits grecs et son travail au service des grands philologues européens est d'ailleurs mentionné dans plusieurs éditions imprimées de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : Friedrich Creuzer, professeur à Heidelberg, précise ainsi dans son édition du traité « Sur le Beau » de Plotin que la collation des deux manuscrits de la Bibliothèque nationale qu'il utilise dans son édition a été confiée à Zalykis par l'intermédiaire de Jean-François Boissonade, professeur de la Sorbonne et l'un des

---

<sup>12</sup> Voir p. ex. G. Tolia, *La médaille et la rouille. L'image de la Grèce moderne dans la presse littéraire parisienne (1794-1815)*, Paris 1997, pp. 378-382.

<sup>13</sup> Voir Tolia, *La médaille...*, pp. 396-401 et V. Perraky, « Grégoire Zalykis. Face à trois grands philologues français sur la prononciation du grec (1809-1810) », *La Revue Historique*, 6, 2009, pp. 53-97.

<sup>14</sup> art. cit., p. 78.

hellénistes français les plus en vue de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>15</sup>. Thomas Gaisford, professeur de grec à Oxford, remercie également Zalykis pour ses collations dans son édition des *Poetae minores graeci* : là encore Boissonade a joué le rôle d'intermédiaire<sup>16</sup>. C'est certainement pour ce même Gaisford que Zalykis a collationné en 1807 et de nouveau en 1814 le manuscrit grec 2707 de la Bibliothèque nationale qui porte encore une note autographe de sa main<sup>17</sup>.

Mais le témoignage le plus précis concernant ce travail « alimentaire » et fastidieux des collations de manuscrits nous vient d'Adamantios Koraïs : dans ses lettres à son ami et protecteur, Chardon de la Rochette, Koraïs se plaint vivement d'en être réduit à cette extrémité pour assurer sa subsistance durant les années les plus agitées de la Révolution.

Dans une lettre du mois de juillet 1793, Koraïs demande ainsi à Chardon de la Rochette de lui trouver de nouvelles collations à faire pour les « savants de l'Europe »<sup>18</sup>, puisqu'il reste sans nouvelles du professeur d'Oxford Robert Holmes qui l'employait depuis plusieurs années pour collationner les manuscrits de la Septante. Mais cette requête est immédiatement suivie d'une diatribe contre ce travail ingrat : « Que voulez vous faire ? Si le sort m'a condamné à des travaux que je déteste, est-ce de ma faute ? Il y a plus : le prix qu'on me donne pour cette pénible collation, qui creuse – oui, mon ami, *qui creuse*, je vous l'affirme sans hyperbole – tous les jours mon tombeau, ne convient plus aux circonstances malheureuses où nous sommes dans ce moment »<sup>19</sup>.

S'il impose au préalable la prospection auprès de savants étrangers engagés dans des éditions de textes qui nécessitent la comparaison de nombreux manuscrits, le travail de collation suppose aussi un accès relativement aisé aux manuscrits eux-mêmes ; or les heures d'ouverture très réduites de la salle de lecture des manuscrits ne permettent qu'un accès limité aux documents, mais l'extension de ces heures d'ouverture qui est demandée par les chercheurs ne se fait que difficilement. En 1830, la Bibliothèque décide d'étendre l'ouverture de la salle de lecture jusqu'à 15h, mais cette décision provoque un tollé chez le personnel : « περί δὲ τούτου πανταχοῦ λύπη καὶ θόρυβος καὶ οργή », écrit Hase dans son journal intime rédigé le plus souvent en grec<sup>20</sup>. Pour effectuer rapidement des collations de manuscrits entiers, les

---

<sup>15</sup> V. F. Creuzer, éd., *Plotini liber de Pulcritudine...*, Heidelberg 1814, p. CXXXII n. 54. La mention des collations effectuées par Grégoire Georgiadès Zalykis y est suivie d'un bel hommage à « ce grec très savant et distingué » dont le travail s'est révélé extrêmement précieux « pour beaucoup d'écrivains de sa nation et à Plotin qui bien qu'il fût Egyptien, parlait grec ».

<sup>16</sup> T. Gaisford, éd., *Poetae minores graeci*, I, Leipzig 1823, p. 149.

<sup>17</sup> « ὁ ἐν τούτῳ τῷ ἀντιγράφῳ Ἡσίοδος καὶ τὰ εἰς αὐτὸν σχόλια παρεβλήθησαν κατὰ τὸ ,αὐζ' ἔτος καὶ πάλιν κατὰ τὸ ,αῠιδ' παρὰ Γρ. Γ. Ζαλύκου τοῦ Θεσσαλονικέως » (Paris. gr. 2707, f. 112) : v. ma description du manuscrit dans P. Géhin, éd., *Les manuscrits grecs datés des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles conservés dans les bibliothèques publiques de France*, II, *Première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle* (Monumenta Palaeographica Medii Aevi, Series Graeca), Paris 2005, p. 19.

<sup>18</sup> A. Koraïs, *Ἀλληλογραφία*, I, 1774-1798, Athènes 1964, p. 318.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> Supplément grec 1363, f. 46.

intellectuels grecs doivent donc obtenir le prêt des manuscrits à l'extérieur de la bibliothèque, faveur qui n'est accordée qu'aux personnes agréées par l'administration : ce fait explique l'attention particulière qu'ils portent à toute évolution dans la composition de l'équipe dirigeante de la Bibliothèque. « Dites-moi », écrit ainsi Korais à Chardon de la Rochette en novembre 1795, « les nouveaux personnages qui sont entrés dans la Bibliothèque nationale, d'après les nouveaux règlements ; s'il y a quelqu'un de qui on puisse espérer d'avoir des manuscrits pour collationner chez soi »<sup>21</sup>. Pour Korais, la réorganisation de la Bibliothèque en 1795 s'avérera très positive : il noue en effet rapidement des liens de confiance avec le nouveau conservateur des manuscrits grecs et latins, La Porte du Theil, auquel il envoie « des raisins sans pépins » qui « arrivent de ces lieux-mêmes qui ont vu naître Homère, Thalès, Pythagore, Bion et tant d'autres illustres personnages »<sup>22</sup> et avec lequel il collabore, de façon moins anecdotique, à la traduction des oeuvres de Strabon.

La question de la subsistance est une préoccupation quotidienne pour les philologues grecs présents à Paris dans les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, mais elle ne constitue qu'un facteur secondaire dans leur intérêt pour les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale. La motivation principale qui pousse ces intellectuels grecs engagés dans le mouvement de libération à s'intéresser de près aux manuscrits, c'est qu'ils y retrouvent sous une forme concentrée une part importante du patrimoine littéraire et culturel de la Grèce antique, médiévale et moderne. L'étude voire l'édition des innombrables textes antiques et médiévaux inédits ou mal connus que recèlent les manuscrits leur permet ainsi de renouer les fils d'une histoire et d'une culture grecques marquées par une profonde discontinuité entre le passé glorieux d'Athènes, l'empire de Constantinople et la renaissance contemporaine d'une « nation » grecque.

Il ne m'appartient pas de dresser un tableau exhaustif de l'apport des manuscrits dans leur ensemble et des manuscrits parisiens en particulier aux « Lumières grecques » puis à l'affirmation d'une continuité culturelle grecque entre l'antiquité et 1821, mais on peut néanmoins souligner le caractère central de la question linguistique dans l'intérêt même que portent les grecs présents à Paris aux manuscrits de la Bibliothèque nationale.

Comme nous l'avons vu, deux des personnalités mentionnées sur les listes de prêt sont précisément engagées comme protagonistes dans le débat sur la langue grecque qui agite les milieux intellectuels grecs à la veille de la guerre d'indépendance et qui aura une longue postérité : Korais lui-même qui est partisan d'une voie médiane entre le grec ancien et la langue populaire, cette dernière devant être purgée de ses impuretés, et Panagiotis Kodrikas, phanariote sinon de naissance, du moins par sa carrière et ses relations, le théoricien du recours au « dialecte commun », à la forme du grec moderne utilisée par les princes phanariotes et les

---

<sup>21</sup> A. Korais, *Ἀλληλογραφία*, I, p. 419.

<sup>22</sup> A. Korais, *Ἀλληλογραφία*, I, p. 519.

hauts dignitaires de l'Église orthodoxe. L'un et l'autre empruntent des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale qui sont d'une certaine façon liés à la question linguistique.

Le 21 mai 1811, Kodrikas obtient ainsi le prêt du manuscrit Supplément grec 80, un exemplaire de la Chronique de Phrantzès, copié à Patras en 1762-1762 et acheté par le consul français de la même ville en 1774 pour être envoyé à la Bibliothèque du roi peu après<sup>23</sup>. En 1811, il s'agit donc d'une acquisition encore récente de la Bibliothèque pour laquelle il n'existe pas de catalogue imprimé avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Kodrikas a sans doute eu connaissance de l'existence de ce manuscrit par l'intermédiaire de Hase : Hase est en effet le premier à avoir décrit le manuscrit dans son catalogue provisoire sur fiches du début du Supplément grec<sup>24</sup>.

Mais comment expliquer l'intérêt de Kodrikas pour un manuscrit aussi tardif et somme toute mineur ? La chronique de Phrantzès - ou plutôt la chronique attribuée à Phrantzès, car il s'agit ici du *Chronicon Majus* compilé non pas par Phrantzès lui-même, mais par un auteur du XVI<sup>e</sup> siècle sur la base de textes authentiques - n'est représentée dans la collection grecque de la Bibliothèque nationale que par ce manuscrit et le texte lui-même n'est pas encore disponible dans une édition imprimée au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Si Kodrikas a emprunté précisément ce manuscrit, cela signifie donc probablement qu'il cherchait à tout prix à prendre connaissance du texte de la chronique. Cette hypothèse est confirmée par l'usage que Kodrikas fait de la chronique de Phrantzès dans ses propres oeuvres.

Dans son *Etude sur le dialecte grec commun*, en grec *Μελετή τῆς κοινῆς Ἑλληνικῆς διαλέκτου*, publiée à Paris en 1818 qui est aussi le premier ouvrage entièrement consacré à la question linguistique avant 1821<sup>25</sup> - Kodrikas cite un long passage du livre IV de Phrantzès comme un exemple particulièrement significatif (ἀξιωματικώτερον ... παράδειγμα, p. 135) de l'évolution du dialecte grec utilisé par les Nobles, c'est-à-dire les lettrés byzantins, qui intègre peu à peu des mots et des phrases de la langue populaire. Phrantzès occupe à l'évidence une position cruciale dans l'exposé de Kodrikas : par sa vie qui s'est prolongée après la chute de Byzance – Phrantzès est né en 1401 et meurt en 1477 - et par sa proximité avec les derniers empereurs de Constantinople – Phrantzès devient même Grand Logothète peu avant la Halosis –, il symbolise en effet à la fois la noblesse ancestrale et la continuité d'une langue ancrée dans l'usage de la cour impériale de Constantinople.

Les deux manuscrits empruntés par Korais en 1798 reflètent eux aussi l'intérêt et les motivations particulières de l'emprunteur : le manuscrit grec 1393 a servi de source principale et pour la traduction française de Strabon que Korais publie en collaboration avec Gosselin et La Porte du Theil entre 1805 et 1819 et pour l'édition du texte grec publiée entre 1815 et 1818 qui est aussi l'une des oeuvres majeures de Korais philologue. A l'instar de Kodrikas et de tous ses contemporains grecs, Korais

---

<sup>23</sup> V. C. Astruc, M.-L. Concasty, *Catalogue des manuscrits grecs. Supplément grec : numéros 1 à 150*, Paris 2003, pp. 188-190.

<sup>24</sup> Cette description se trouve dans le manuscrit Supplément grec 1003, f. 113.

<sup>25</sup> V. P. Mackridge, *Language and National Identity in Greece, 1766-1976*, Oxford 2009, p. 135.

croit à la continuité de la langue grecque et la meilleure connaissance de cette langue passe précisément par l'édition critique des auteurs, tâche à laquelle il a consacré une bonne partie de sa vie comme il le dit lui-même dans l'autobiographie publiée en 1833<sup>26</sup>. Plus directement lié à la question linguistique grecque est le second manuscrit emprunté par Korais : il s'agit d'une grammaire du grec moderne rédigée au XVII<sup>e</sup> siècle par un père capucin grec de Thessalonique Romanus Nicephori<sup>27</sup>. Ce Romanus Nicephori n'est autrement connu que comme le rédacteur d'une lettre adressée au roi de Suède Gustav-Adolf dans laquelle il invite le roi à libérer la Grèce du joug turc.

Inutile d'insister : l'usage des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale par les intellectuels grecs présents à Paris après la Révolution est marqué par les grandes questions culturelles qui dominent les débats de l'époque et plus particulièrement par la question linguistique. Or la personnalité qui a la haute main sur les collections de manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale pendant une bonne partie du XIX<sup>e</sup> siècle, Karl Benedikt Hase, est lui aussi un excellent connaisseur du grec moderne et un linguiste ou, si on veut utiliser un terme moins anachronique, un lexicographe. Né en Allemagne en 1780, formé au lycée de Weimar et à l'université de Iéna avant de rejoindre Paris en 1801, Hase devient employé à la Bibliothèque nationale, puis s'impose progressivement comme conservateur des manuscrits grecs et latins, charge qu'il exerce jusqu'à sa mort en 1864. Parallèlement à ses fonctions de bibliothécaire, Hase est aussi professeur de grec moderne et de paléographie à l'école spéciale des langues orientales dont le siège se trouve alors à la Bibliothèque nationale. Le cumul de ces deux positions auxquelles il faut ajouter sa qualité de membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (à partir de 1824) font rapidement de Hase un homme incontournable pour tout ce qui concerne les études grecques à Paris<sup>28</sup>.

Gardien du temple pendant de longues décennies, Hase a indubitablement marqué l'histoire de la collection de manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, mais cette influence reste difficile à préciser. Son attitude vis à vis de la Grèce contemporaine est tout d'abord ambiguë : s'il semble dans sa jeunesse avoir caressé l'idée de participer activement à la libération de la Grèce et qu'il reconnaît rapidement qu'il doit sa survie à sa connaissance du grec moderne qu'il a appris à Iéna<sup>29</sup>, il n'en professe pas moins un certain mépris pour les « Neugriechen », les

---

<sup>26</sup> V. A. Tabaki, « Adamance Coray comme critique littéraire et philologue », dans : P.M. Kitromilides, *Adamantios Korais and the European Enlightenment*, Oxford 2010, pp. 151-183.

<sup>27</sup> Manuscrit grec 2604. Texte édité d'après ce manuscrit par J. Boyens, *Grammatica linguae graecae vulgaris communis omnibus Graecis ex qua alia artificialis deducitur peculiaris eruditus et studiosis tantum. Per Patrem Romanum Nicephori Thessalonicensem, Macedonem* (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 18), Liège 1908.

<sup>28</sup> Pour la place de Hase dans l'hellénisme européen dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, voir maintenant l'ouvrage de Sandrine Maufroy, *Le philhellénisme franco-allemand (1815-1848)*, Paris 2011, pp. 65-112.

<sup>29</sup> « Mich rettete eine Sache, auf die ich nie sonderlichen Werth gelegt habe, mein Neugriechisch » (*Briefe von der Wanderung und aus Paris*, éd. O. Heine, 1894, p. 64).

« grecs modernes »<sup>30</sup> : quand il rencontre Korais pour la première fois, il évoque sans respect particulier « un quinquagénaire souffreteux » qui connaît presque aussi mal Paris que lui-même<sup>31</sup> ; néanmoins Korais et quelques jours plus tard Kodrikas, secrétaire à l'ambassade du Sultan, apportent leur concours au jeune Hase en le faisant entrer dans leurs réseaux parisiens.

Le journal de Hase, dont il ne subsiste à la Bibliothèque nationale que des extraits copiés par un de ses élèves<sup>32</sup>, nous montre un homme partagé entre de nombreuses aventures féminines qu'il relate avec force détails et le plus souvent en grec<sup>33</sup> – il ne faut pas oublier que le quartier de la Bibliothèque nationale et particulièrement le Palais-Royal est alors un haut-lieu de la prostitution - et son activité de conservateur et professeur de grec témoin privilégié et parfois protagoniste et victime des conflits qui opposent ses collègues de la Bibliothèque ou de l'Académie. Deux mentions concernant Korais dans le journal semblent montrer que Hase a adopté une attitude plus conciliante à l'égard de ses contemporains grecs : la première, datée du 22 décembre 1829, rapporte que Korais risque de perdre les trois quarts de sa pension<sup>34</sup>, la seconde note brièvement sa mort<sup>35</sup>.

Une autre mention fait le lien avec le dernier personnage que je souhaiterais évoquer dans ce panorama : Minoïde Mynas<sup>36</sup> (1788-1859). A la date du 30 janvier 1844, Hase mentionne la seconde mission de son ancien collaborateur à la Bibliothèque : « Neue Reise des Μηνῶς nach Griechenland »<sup>37</sup>. Tout d'abord professeur à Serrès en Macédoine, Mynas vient à Paris en 1819 où il publie des

---

<sup>30</sup> Dans une lettre du 15 Frimaire An X (6 décembre 1801), Hase explique ainsi ses réserves concernant le projet gouvernemental de préparer des éditions bon marché des auteurs grecs à diffuser en Orient : *Ich habe die ... bescheidene Einwendung gemacht, daß von 50 Griechen wenigstens 49 von der poetischen Anschauung des Unendlichen ... so viel bekommen haben, daß sie keinen Buchstaben lesen können und lieber Oliven fressen als den Oelbaum der Pallas pflegen* (*Briefe von der Wanderung*, p. 75). Ce mépris pour les Grecs de son temps relève toutefois au moins partiellement du *topos* littéraire. Dans une de ses lettres, Hase mentionne, en la désapprouvant, « la haine féroce » que voue son protecteur Viljoison « à tout ce qui se nomme grec moderne » (*Briefe von der Wanderung*, p. 76).

<sup>31</sup> *Mittags traf ich den Neugriechen Coray, einen kränklichen fünfzigjährigen Mann in seinem Zimmer am Camin* (*Briefe von der Wanderung*, p. 54).

<sup>32</sup> Supplément grec 1363 : sur ce manuscrit, v. surtout I. Ševčenko, « The Date and Author of the So-Called Fragments of Toparcha Gothicus », *Dumbarton Oaks Papers*, 25, 1971, pp. 115-188 : 152-153, 167-169, 185-188. Il ne m'a pas été possible de consulter les documents conservés au Goethe- und Schillerarchiv de Weimar où sont conservés de nos jours les papiers de Karl Benedikt Hase.

<sup>33</sup> Pour quelques spécimens, v. Ševčenko, art. cit., p. 168.

<sup>34</sup> *Man will Coray drei Viertel seiner Pension von 4.000 Fr<ancs> nehmen, so dass er auf 1500 reduziert worden wäre* (Suppl. grec 1363, f. 34).

<sup>35</sup> *6. oder 8 avril (!) 1833 : Tod von Corai* (Suppl. grec 1363, f. 60).

<sup>36</sup> Je reprends ici la forme du nom telle qu'elle apparaît dans la bibliographie française depuis l'étude fondamentale d'Henri Omont, « Minoïde Mynas et ses missions en Orient (1840-1855) », *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 40, 1916, pp. 337-419. Pour les différentes formes du nom en grec et en français, v. G. Koutzakiotis, « Η βιβλιοθήκη του Κ. Μηνῶ Μηνωίδη στις Σέρρες (1815-1819) καὶ ἡ τύχη της », *Ἐρανιστής*, 23, 2001, pp. 219-252 : p. 219 n. 1.

<sup>37</sup> A la suite de cette note, Hase mentionne le salaire mensuel de Mynas : « mit φ'fr<ancs> κατὰ μῆνα » (Suppl. grec 1363, f. 124).



ouvrages philologiques, mais aussi des prises de positions politiques concernant les affaires grecques<sup>38</sup>. Mais avant même de venir en France, Mynas entretient des relations avec les intellectuels grecs présents à Paris, comme le prouve un échange de lettres avec Korais datant de mai 1817 : dans une lettre dont il ne subsiste qu'un résumé, Mynas demande à Korais de lui envoyer via Trieste tous les volumes de la *Bibliothèque Hellénique* que Korais a publiés jusque-là<sup>39</sup>. Dans sa réponse datée du 15 mai 1817 et conservée par deux copies de la main de Mynas<sup>40</sup>, Korais promet l'envoi des volumes demandés via son ami et mécène, le marchand Alexandros Basileiou qui réside alors à Trieste où il occupe les fonctions de consul de la Sublime Porte. Au passage, Korais félicite le jeune Mynas d'avoir « fait le bon choix en considérant nécessaire l'union de la grammaire et de la philosophie »<sup>41</sup>. Par ses publications ultérieures et même s'il a vigoureusement critiqué les positions linguistiques et philologiques de Korais, Mynas s'est en quelque sorte tenu au programme implicite que lui fixe Korais dans sa lettre de 1817.

Grammairien et philosophe engagé dans les combats menant à la naissance et à la consolidation de l'état grec moderne, Mynas est à l'origine des acquisitions les plus importantes qu'ait faites la Bibliothèque nationale dans le domaine grec depuis la Révolution. Entre 1840 et 1855, Mynas effectue en effet trois missions en Grèce commanditées par le ministère de l'Instruction publique dont les deux premières sont extrêmement fructueuses : ces missions font rentrer directement ou indirectement à la Bibliothèque quelque 130 manuscrits grecs parmi lesquels des textes antiques jusque-là inconnus ou en tout cas inaccessibles comme le traité sur la gymnastique de Philostrate et les *Philosophoumena* attribués d'abord à Origène puis à Hippolyte<sup>42</sup>. A cela il faut ajouter des manuscrits extrêmement importants de Galien, d'Origène et de Théodore II Lascaris pour ne nommer que ces auteurs.

Les missions de Mynas procurent un accroissement de premier ordre aux collections de manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale, mais cet apport exceptionnel est aussi le dernier très grand enrichissement de la Bibliothèque

---

<sup>38</sup> V. Koutzakiotis, art. cit., pp. 219-222 et G. Toumisis, « Κωνσταντίνος Μηνάς, Μηνωίδης, Ένας Έδεσσαίος λόγιος του 1821 », *Μακεδονικά*, 11, 1971, pp. 403-404.

<sup>39</sup> Le résumé figure en tête de la réponse de Korais – ces deux textes étant copiés par Mynas – dans le Suppl. grec 732, f. 8 : Νέος ἄκμην καὶ διδάσκων ἐν Σερραῖς ἐπέστειλα τῷ σοφῷ Κοραῆ, ζητῶν ἵνα πέμψῃ μοι, ὅσα τῆς Ἑλληνικῆς Βιβλιοθήκης τέως εἶχεν ἐκδεδωκῶς, δι' ἐμπόρων ἐν Τεργέστη, οἷς ἔγραψα καταβαλεῖν τὴν ἀξίαν. ὁ δὲ σοφὸς γέρον ταῦτα ἀντεπέστειλε. Le résumé et la lettre de Korais ont également été également imprimés par Mynas plus de quarante ans plus tard en appendice à l'édition du traité de Georges Scholarios contre Pléthon : M. Mynas, éd., *Georges Scholarios ... contre les doutes de Pléthon sur Aristote*, Paris 1858, pp. 212-213. Voir G. Koutzakiotis, art. cité, p. 231 et notes 26-27.

<sup>40</sup> Suppl. grec 732 f. 7 et f. 8. Lettre imprimée par Mynas (v. note précédente) et éditée dans Korais, *Αλληλογραφία*, IV, 1817-1822, Athènes 1982, p. 38.

<sup>41</sup> ... τὴν ἀγαθὴν μερίδα ἐξελέξω, κρίνων ἀναγκαίαν τῆς γραμματικῆς μὲ τῆς φιλοσοφίας τὴν ἔνωσιν.

<sup>42</sup> Pour les différentes missions de Mynas et les manuscrits, v. Omont, art. cité.

nationale dans le domaine grec. Mynas marque donc d'une certaine façon la fin d'une époque qui a débuté à la Renaissance. Mais à la différence de la plupart des grandes acquisitions de manuscrits des périodes précédentes, l'initiative qui a conduit à l'entrée de ces manuscrits extrêmement importants dans les collections de la Bibliothèque nationale revient pour l'essentiel à un Grec : à l'instar des autres intellectuels grecs actifs à Paris dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, Mynas représente donc l'apport grec à l'hellénisme français et plus généralement occidental.

Cet apport grec à l'hellénisme n'est pas le résultat d'un simple concours de circonstances. Bien au contraire : l'édition de textes grecs antiques, médiévaux et modernes, les travaux linguistiques et lexicographiques que mènent les intellectuels grecs en recourant aux manuscrits conservés à Paris ou ailleurs sont en réalité indissociables de l'engagement politique de ces mêmes intellectuels au service de la Grèce moderne. L'importance accordée à l'étude de la langue est ici révélatrice d'une motivation profonde : la langue grecque ne constitue-t-elle pas l'indice le plus évident d'une continuité entre l'antiquité, Byzance et le monde grec moderne et contemporain ? Malgré les divergences qui les opposent sur des questions de détail, c'est au fond l'idée d'un *continuum* culturel entre le monde antique et la Grèce moderne que cherchent à imposer les intellectuels grecs de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une vision diamétralement opposée à l'exaltation classicisante de l'antiquité et au rejet concomitant du monde grec contemporain considéré comme décadent qui ont encore largement cours dans les milieux lettrés européens de l'époque. Somme toute, les Grecs des premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle se retrouvent dans une position comparable à celle de leurs prédécesseurs byzantins de la fin du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle qui cherchaient à acclimater l'idée d'une continuité entre l'antiquité classique et l'empire byzantin dans un monde humaniste où dominait une vision de l'histoire qui rejetait l'époque médiévale comme une longue parenthèse obscure séparant l'antiquité de la Renaissance<sup>43</sup>. La conception profondément synchronique de l'histoire des intellectuels grecs du XIX<sup>e</sup> siècle trouve un appui documentaire naturel dans une collection de manuscrits représentant toutes les périodes de culture grecque. C'est cette conception qui justifie et motive sur le plan idéologique les importants travaux philologiques conduits par des Grecs engagés dans la lutte pour l'indépendance. Loin d'être des objets fossilisés d'un passé reculé, les manuscrits grecs antiques, médiévaux, modernes et contemporains fournissent aux intellectuels grecs les maillons d'une histoire marquée à leurs yeux par une profonde continuité et leur permettent ainsi d'établir des liens entre le passé et les combats du présent.

---

<sup>43</sup> Voir C. Förstel, « Les Grecs sans Byzance », dans : P. Büttgen, A. de Libera, M. Rashed, I. Rosier-Catach, *Les Grecs, les Arabes et nous. Enquête sur l'islamophobie savante*, Paris 2009, pp. 223-233.